

Le Patriote Français.

JOURNAL POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET COMMERCIAL.

IMMIGRATION

LIBERTÉ. ÉGALITÉ. FRATERNITÉ.

COLONISATION

BUREAU

DU JOURNAL;

Rue Perez Castellanos n. 162.

Le PATRIOTE paraît provisoirement trois fois la semaine, le DIMANCHE, le MERCREDI et le VENDREDI. Il est placé sous la direction de M. ARSENE ISABELLE, négociant, rédacteur en chef. On souscrit au bureau du journal. Les lettres et avis doivent être adressés, comme par le passé à M. J. H. REYNAUD, propriétaire gérant.

PRIX
DE L'ABONNEMENT
2 PATACONS par mois.

Ephemerides.

DU SIÈGE DE MONTEVIDEO.

ANNÉE 1843.

—Avril.—

(Suite.)

1er AVRIL.—Circulaire d'Orbe contre les étrangers, dans laquelle il menace de traiter comme « rebelles sauvages unitaires (c'est à dire de confiscations et d'égorgement) les étrangers qui par leur INFLUENCE ou autrement auraient contribué à augmenter le nombre des défenseurs de la place. »

Id. —Le commandant Don Joaquin Madariaga, à la tête de 108 argentins entre sur le territoire de Corrientes pour l'affranchir du joug de la tyrannie de Rosas : il lance le cri de liberté et pour la troisième fois les habitants de cette province se lèvent comme un seul homme.

Id. —Intimation du blocus du port de Montevideo par l'escadille de Rosas, aux ordres de l'amiral Brown.—Le commodore Purvis refuse de reconnaître ce blocus; mais M. de Clerval le respecte.

2. (Dimanche).—Il se forme dans la soirée un premier rassemblement de Français, d'Italiens et autres étrangers sans armes;—il est encore peu nombreux;—il se borne à des promenades dans les rues et à des chants patriotiques.

3. (Lundi).—L'effervescence produite par le langage barbare de la circulaire d'Orbe, prend un caractère sérieux et imposant. Les rassemblements augmentent.

4. —A sept heures du soir, la population française se réunit, comme la veille, sur la place de la Matriz; un grand nombre d'Italiens, d'Anglais et d'Allemands se joint à elle. La Marseillaise, le Chant du Départ, le Veillons au salut de l'Empire et la Parisienne sont entonnés successivement avec le plus vif enthousiasme.—Une masse de plus de 5.000 hommes se porte avec ordre et dignité aux fortifications pour témoigner au général Paz, et aux braves qu'il commande, que les remparts de Montevideo ont dès ce moment d'autres défenseurs, qui désirent ardemment pouvoir s'associer à une défense héroïque. —La population française est cependant toujours sans armes.

Id. —Tous les anciens officiers, sous-officiers ou soldats qui ont servi dans les troupes de ligne ou dans le bataillon qui a existé à Montevideo lors du séjour de M. l'amiral LEBLANC dans cette ville, sont invités à se présenter dans les bureaux du Patriote Français, munis des titres qui accablent leurs services.

5. —Les anciens militaires répondant à l'appel du Patriote se présentent en foule pour se faire inscrire, et c'est ainsi qu'ont eu lieu les premiers enrôlements de la Légion des Volontaires Français.

6. —Les Français et les Italiens, menacés dans leur vie et leurs propriétés par la circulaire d'Orbe, et abandonnés de leur gouvernement, s'organisent militairement sous l'égide de la République, à laquelle ils offrent leur coopération pour la défense de la place.

Le Régiment des volontaires français, choisit pour chef M. le colonel Thiebaut, ancien compagnon d'armes du général Fabvier; et la Légion Italienne, le colonel Garibaldi.

L'état-major provisoire de la première est installé chez M. Pernin, et le brave Dagrumet est nommé le chef.

Le gouvernement oriental au milieu des plus grands embarras financiers, trouve le moyen de distribuer en peu de jours aux volontaires, 3.000 fusils de munition, 3.000 habillements et 8.000 rations quotidiennes pour eux et leurs familles.

Il convient de ne pas perdre de vue que le blocus maritime de Rosas, reconnu par l'amiral Massieu de Clerval, avait pour but d'affamer la ville, et que le gouvernement allait se voir forcé d'expulser les bouches inutiles.

(Continuera.)

Agenda.

CONTENANT UN MILLIER DE FAITS CONCERNANT L'HISTOIRE, LA GEOGRAPHIE, LA POLITIQUE, LE COMMERCE, LES ARTS, LES SCIENCES, LA LEGISLATION ET LES MOEURS DES REPUBLIQUES DE LA PLATA.

(Suite.)

Sur la rive droite de la Plata, il n'existe pas une seule île; le terrain y est généralement peu élevé, depuis l'embouchure jusqu'à Buenos Ayres.

Sur la rive gauche, au contraire, les îles et les roches sont nombreuses, les terres élevées et surmontées de plusieurs mornes, tels que le Pan de Azucar, la Ballena et las Animas aux environs de Maldonado, et le Cerro de Montevideo sur lequel on avait placé un phare, que les troupes de Rosas ont brisé avec les boulets et la mitraille, dans les premiers temps du siège de Montevideo.

Les îles sont toutes formées de roches granitiques, et fort peu étendues. Ce ne sont à vrai dire que les points culminants d'un soulèvement du terrain primitif qui a mis à nu, comme on peut le voir partout à Montevideo et aux environs, le gneiss, les schistes micacés et les roches amphiboleuses.—Il est plus que probable que la forteresse du Cerro repose sur un volcan éteint, comme le Cerro et les mornes de Maldonado; — mais c'est une question étrangère à notre sujet. Les îles de la Plata sont, en commençant par l'embouchure.

1° L'île Lobos ainsi nommée à cause de la grande quantité de loups marins ou de phoques dont elle est peuplée.

2° L'île Gorriti située à l'entrée de la baie de Maldonado, qu'elle garantit des vents de sud-est.

3° Les deux îles de Flores, à six lieues dans l'est de Montevideo; et sur la plus grande desquelles il existait un phare commencé en 1819 et terminé en 1827. Il a été allumé et entretenu aux frais du gouvernement oriental.

4° Les îles Farallon, San Gabriel, Inglesas et Hornos qui forment à l'entrée de la baie de la Colonia un petit archipel fort pittoresque, qui abrite également ce port des vents de sud et sud-ouest.

5° L'île de Martin Garcia, chef de l'embouchure du Parana et de l'Uruguay, et appartenant à la République argentine.

6° Les Dos Hermanas et la Isla Sola, situées entre Martin Garcia et las Vacas.

Il y a outre ces îles quelques roches à flut d'eau, ou recouvertes de très peu d'eau, qui forment des écueils assez redoutables pour mériter qu'on les surveille.

Ce sont : las Pipas près du Buceo;—la Punta Brava et la Punta Carreta près de Montevideo;—la Panela, en face de la rivière de Santa Lucia;—Las Pipas encore dans le canal du nord, en face de la Encenada de Artilleros.

Il n'existe, à vrai dire, qu'un seul port sur la côte argentine :—BUENOS AYRES, à 70 lieues de l'embouchure de la Plata, et n'ayant à offrir qu'une rade foraine aux batiments de haute-mer;—car la Ensenada de Barragan n'est guère fréquentée que par les rares batiments qui vont y charger des mules pour Maurice et Bourbon.

La côte orientale offre trois excellents ports non seulement aux navires de commerce, mais encore aux navires de guerre.

1° MALDONADO situé à 12 lieues du cap Sainte Marie et à 4 lieues de l'île Lobos. Une flotte de vaisseaux de ligne peut mouiller et manœuvrer à l'aise dans sa baie, abritée des vents de S. E. par l'île Gorriti.

2° MONTEVIDEO, situé à 30 lieues de l'embouchure de la Plata et à 40 lieues de Buenos Ayres. Port naturel garni de mûles et de quais.

3° LA COLONIA à 65 lieues de l'embouchure, 35 de Montevideo et 10 de Buenos Ayres; port naturel, bien abrité et ayant constamment 2 à 3 brasses d'eau.

HISTOIRE DE LA DECOUVERTE. — Christophe Colomb, plus avancé que son siècle dans la connaissance de l'astronomie et de la navigation, avait découvert le nouveau monde (1).

(1) En abordant, dans la nuit du 11 octobre 1492, à Guanahani, l'une des îles Lucayes, nommée par lui San Salvador.

(Continuera.)

NOTES COMMERCIALES

SUR MONTEVIDEO.

(Suite.)

Cette affluence rendit au commerce de Montevideo la vie et le mouvement; les capitaux osèrent se montrer au grand jour; les négociants qui avaient émigré sur l'autre rive, et au Brésil, revinrent en foule; les pavillons étrangers reparurent dans ce port. On put expédier pour l'Europe et les Etats Unis, dans le cours de l'année, 139 batiments jaugeant ensemble 25.618 tonneaux.

Ces batiments chargèrent avec la plus grande facilité 1,185,440 cuirs secs et salés, plus une quantité considérable de balles de laine, de crin et de tabac en feuille provenant du Paraguay et de Corrientes. Nous ne mentionnons ici que les peaux de bœuf et de vache; mais l'exportation de celles de cheval, de mouton, de loutre (ragondins), de chevreuil, de veau mort-né, de chèvres, etc., fut également considérable. Les droits de douane sur ces exportations s'élevèrent à 309.501 piastres courantes.

Les recettes totales de la douane de Montevideo, en 1846 (importations et exportations réunies) donnèrent un produit brut de 1,768,749 piastres; ce qui suppose un mouvement d'affaires de 15 à 16 millions de piastres, ou 70 millions de francs environ.

On estime que la valeur des exportations de 1846 s'est élevée à 2,724,712 piastres; soit 516,560 livres sterling (au change de 45 et demi deniers), ou 13,055,910 francs.

On a remarqué que dans le mouvement commercial de 1846, produit par l'ouverture momentanée du Parana, la France avait occupé le premier rang pour les exportations: 28 batiments jaugeant ensemble 5,443 tonneaux, ont emporté en produits du pays, une valeur de 845 305 piastres courantes, qui au change moyen de 5 fr. 75 c. le patacon ou piastre forte, donnent 4,050,419 francs.

Les nations qui, dans ce mouvement, viennent à la suite de la France, sont 1° l'Allemagne, 2° l'Angleterre, 3° l'Espagne, 4° les Etats Unis, 5° l'Italie, 6° le Brésil.

Ceci demande quelques explications, sans lesquelles il serait facile d'être induit en erreur, surtout loin de Montevideo.

Les exportations pour l'Angleterre, qui, en 1846, n'arrivaient pas à la moitié de celles de la France, ni aux trois cinquièmes de celles de l'Allemagne, présentent un fait entièrement contraire à ce qui a lieu en temps ordinaire et normal. Cela provient de ce que les cuirs qu'on recherche le plus généralement pour l'Angleterre, sont les cuirs salés de fort poids, qui ont été très rares sur place cette année. L'introduction des cuirs salés a égalé à peine un sixième des cuirs secs en poil; et le peu qu'il en est venu, était en grande partie composé de cuirs légers.—La qualité peu convenable des cuirs, combinée avec l'élévation du change, à cette époque, explique la faible exportation pour l'Angleterre; mais, en revanche quelques unes des expéditions pour l'Allemagne et la France ont eu lieu pour le compte des maisons anglaises.

N'omettons pas de dire ici que, d'après des renseignements officiellement transmis par le gouvernement de Corrientes, aux consuls étrangers accrédités à Montevideo, dans les premiers mois de 1845, et dont nous regûmes communication à l'époque de l'expédition du Parana, plus de la moitié des produits du pays, accumulés sur ce point, depuis la fermeture de la navigation du fleuve par le dictateur de Buenos Ayres, appartenait à des négociants étrangers.

Voici dans quelle proportion ces produits se trouvaient répartis entre les mains des commerçants anglais, sardes et français. Ces renseignements ont été, en outre, publiés à Corrientes dans le journal la Revolucion. Nous nous bornerons à indiquer ici les articles de plus forte valeur.

Appartenant aux négociants Sardes.

Peaux de bœuf et de vache.....200.000 pièces.
Herbe mate.....12.500 arrobes.
Tabac en feuilles.....4.000 id.

Aux négociants Français.

Peaux de bœuf et de vache.....153.000 pièces.
Herbe mate.....22.500 arrobes.
Tabac du Paraguay.....21.500 id.

(Continuera.)

MONTEVIDEO.

28 MAI 1850.

CORRESPONDANCE INTIME
DE

M. LEFEBVRE DE BECOURT

Ancien Chargé d'Affaires de France à Buenos Ayres.

On a vu que M. Durand (de Mareuil), dans une rap-
port officiel que le journal le NAPOLEON a dit *exprimer*
a pensée du Gouvernement sur la question de la Plata,
soutenait que le gouvernement du dictateur Rosas « est
stable, REGULIER, protecteur de l'étranger et de l'INDI-
GENE. » — Que les reproches de tyrannie et de cruauté,
si fréquemment adressés à Rosas et à Oribe « sont exagé-
rés. » — Que d'ailleurs c'est l'affaire des gens du pays (les
indigènes) et non la nôtre; — que « deux gouvernements
comme ceux de Rosas et d'Oribe, intimement liés par
une communauté de PRINCIPES ET D'INTERETS, peuvent
seuls faire prospérer le pays; — qu'aucun engagement ne
ne nous lie à Montevideo etc., etc. »

Nous avons annoncé en même temps que nous oppose-
rions aux opinions du protégé du ministère Lahitte, les
opinions d'un protégé du ministère Guizot et de M. de
Mackau.

Nous remplissons notre promesse en commençant aujour-
d'hui à publier l'extrait d'une correspondance intime de
M. Lefebvre de Becourt, adressée, en 1841 et 42, au ré-
dacteur actuel du Patriote.

Si quelqu'un doutait de l'authenticité ou l'exactitude
des termes et des détails de cette intéressante correspon-
dances, il peut, en toute confiance, se présenter dans les
bureaux de ce journal où les lettres autographes lui se-
ront communiquées, sans déplacement bien entendu.

Où verra, alors, si les reproches de tyrannie et de
cruauté adressés à Rosas et à Oribe, par les défenseurs
de Montevideo, sont ou non exagérés.

Une autre observation nous paraît indispensable; la voici:
nos Baziles politiques ne manqueront pas de crier au scan-
dale, à l'infidélité, à l'indiscrétion, à la trahison, etc. etc.
parce que nous publions des lettres d'un agent du gouver-
nement, qui nous a honoré de sa confiance, de son amitié,
et qui peut se trouver compromis par nos sottises indiscre-
tions.

A ces esprits pudibonds et scrupuleux (comme M. de
Mareuil par exemple), nous répondrons tout simplement
par cette autorisation de M. Lefebvre de Becourt, qu'il
peuvent lire quand ils voudront dans une lettre du 13
avril 1842 :

« Déclarez hardiment partout à MONTEVIDEO que le
Chargé d'affaires de France ne néglige aucun moyen
de témoigner par son attitude COMBIEN IL EST IRRITE
DE CES ABOMINATIONS, et qu'il regrette que le mi-
nistre d'Angleterre ne se mette point à la tête du corps
diplomatique et consulaire POUR PROTESTER au nom de
L'HUMANITE et de la CIVILISATION. »

Et si nos Baziles ne sont point encore satisfaits par
cette déclaration du collègue de M. Durand (de Mareuil),
nous leur rappellerons que l'honorable M. de Becourt, à
peine de retour à Paris, a publié un écrit dans la REVUE
DES DEUX MONDES (avril 1843) qui contient en substan-
ce tout ce que nous disons à Montevideo depuis dix ans sur
le système politique de Rosas. Et à l'égard de la déca-
dence du commerce, M. de Becourt déclare dans cet
écrit de la Revue des deux mondes : « que si Rosas se
maintient au pouvoir et ne modifie pas son système, le
pays continuera de s'appauvrir. Que le manque de sécu-
rité qu'un despotisme sans frein fait éprouver à toutes
les entreprises, à toutes les fortunes, A TOUTES LES
EXISTENCES, ne permettant même pas à la paix de répa-
rer les désastres de la guerre, l'ancienne prospérité de
Buenos Ayres ne se rétablirait point. »

M. Page, autre protégé de l'amiral Mackau, avait pu-
blié dans le même recueil, deux ans avant, un article fort
bien écrit et signé un officier de la flotte, dans lequel tout
le monde peut lire les lignes suivantes :

« Les crimes nocturnes qui ont désolé Buenos Ayres et
p'ongé la ville dans une espèce de stupide terreur,
émanent de ce club. (la mashorca) — La commission
directrice ré-out : une bande de bourreaux exécute
contre le parti unitaire, et c'est pour l'éteindre qu'on a
formé cette monstrueuse association... Cette horde de
sauvages lance des hurlements contre le parti unitaire
et contre tous ceux qu'elle soupçonne de lui être favo-
rable. Elle envoyait ses séides visiter les maisons, in-
sultes les femmes et les vieillards, voler et piller sous
prétexte de rechercher des preuves pour ses accusa-
tions, chaque jour éclairait un nouveau crime : là ou
trouvait, le matin, le cadavre d'un homme gisant dans
la boue, défiguré et sans tête (1); ici la tête d'une vic-

(1) Celui de l'infortuné VARANGOT, par exemple, as-
sassiné par la Mashorca pendant la négociation de M. de
Mackau.

time clouée sur la pointe d'une lance, ou suspendue à
la corde d'un réverbère. Tous les bons citoyens fris-
sonnaient d'horreur; un morne silence, une stupeur
muette régnait dans la ville. Le poignard des assassi-
sins faisait justice, la nuit, (2) d'une parole échappée
pendant le jour en faveur du parti dont la ruine avait
été jurée. »

Maintenant, que tout homme juste et impartial lise cette
correspondance, et qu'il juge lequel des deux — M. de
Mareuil ou M. de Becourt — mérite le plus de confiance.

LETTRE I.

Buenos-Ayres le 18 Octobre 1841.

Mon cher Monsieur,

« Les officiers de l'Alcyon vous raconteront au juste
ce qui s'est passé ici pendant les anniversaires du mois
de Rosas, l'histoire des jésuites, les promenades de Ma-
nuelita, et l'insulte faite à M. Portal par un soldat de la
escolla, qui était un peu ivre. Nous avons pris assez chau-
dement cette dernière affaire, la population française et
moi. Reste à savoir si l'on voudra rendre justice et faire
un exemple, qui serait de très-bonne politique. »

« Il y a ici toutes sortes d'intrigues au sujet du rem-
placement de M. Arana, qui est réellement malade, et
assez malade pour ne pas suffire au travail et aux formes
de travail du gouvernement dont il fait partie. Mais tout
cela pourra fort bien n'aboutir à rien, et du reste, peu im-
porte. Quand on mettrait au ministère des affaires étran-
gères l'homme le plus éclairé de toute la Confédération
Argentine, nous n'en serions pas plus avancés pour cela. »

« Parlez de moi à M. Gelly, témoignez lui de l'amitié et
ne vous rebutez pas au premier abord, s'il vous paraît
exaspéré contre le Chargé d'Affaires de France à Buenos
Ayres. Dites lui que je lui crois trop d'esprit pour ne pas
juger de plus haut ma position et les affaires de ces con-
trées. En un mot, cultivez les bonnes dispositions où je
le crois maintenant pour nous, et à tout événement, di-
tes moi ce que vous en pensez. »

« Je ne sais rien de ce qui se passe entre l'Entre-rios et
Corrientes : mais croyez fermement que Lamadrid et La-
valle ont essuyé de graves échecs, l'un à Mendoza l'autre
à Tucuman. Lavalle s'est retiré en suite sur Salta, qui
est épuisé d'hommes et de ressources et ne peut se soute-
nir longtemps. »

« Je crois qu'il est bon que vous sachiez que pour le
moment la médiation anglaise et les bons offices de la
France pour le rétablissement de la paix dans la Plata,
ont été repoussés avec perte; mais gardez cela pour vous
jusqu'à ce que la chose ait été généralement connue. »

« Mille amitiés de votre affectionné serviteur. »

« CH. LEFEBVRE DE BECOURT. »
(Continuera.)

CONTRATS DE DOUANE.

RECTIFICATION.

Comme nous tenons essentiellement à établir la vérité
des faits, sans vouloir et sans avoir besoin de les altérer en
aucune manière, nous nous empressons de déclarer que
nous avons commis une erreur involontaire en disant que
les actionnaires de 1850 n'avaient point encore reçu le
moindre dividende.

Il a été payé pour chaque demi-action de 600 \$ cor-
respondant aux actionnaires de 1844, savoir :

Dividende de mars.....\$ 5 000

Dividende d'avril.....\$ 2 400

Total.....\$ 7 400

Ce qui diminue d'autant la perte de \$ 474.740, que
nous avons prouvée par des calculs faciles à vérifier.

Mais en faisant cette rectification contre les actionnai-
res, il nous sera permis sans doute d'en faire une autre
bien plus importante en leur faveur.

Nous voulons parler de l'intérêt du capital des 242 715
piastres, employé dans la contribution de l'achat de 1850
— On conviendra avec nous que toute opération de com-
merce qui ne rapporte pas l'intérêt ordinaire de la place,
est évidemment une mauvaise affaire. Pour être juste, il
faut donc, avant de parler de bénéfices, examiner d'a-
bord si les actionnaires ont reçu l'intérêt du capital qu'ils
ont déboursé.

Nous avons vu qu'ils sont en perte de 474 \$ 740, sur
les opérations antérieures à 1850.

Voyons quel sera leur sort cette année.

La contribution à l'achat de 1850 s'est effectuée par
versements mensuels, comme suit :

1847.

Août 31.....\$ 3,750 »

Septembre 30.....\$ 45,000 »

Octobre 31.....\$ 50,000 »

(2) La nuit pendant le séjour de M. de Mackau, en
1840 le jour, pendant le séjour de M. Lefebvre de Becourt,
en 1841 et 42.

Novembre 30.....\$ 50,000 »
Décembre 31.....\$ 60,000 »

1848.

Janvier 31.....\$ 17,500 »

Mars 6.....\$ 8,163 5

Décembre 31.....\$ 5,036 3

1849.

Janvier 31.....\$ 3,265 »

Total.....\$ 242,715 »

L'époque commune de ces versements remonte au 11
décembre 1847; par conséquent, au 1er juin prochain,
c'est-à-dire demain, il y aura 29 mois et 19 jours, que
l'ancienne société est en débours de ce capital.

Or,

242 715 \$ à 1 1/2 p. 0/0 pendant 29 mois

19 jours, donnent.....\$ 108,029 6

d'intérêts simples, au taux ordinaire de la place, en temps
de paix.

Cette somme, divisée par 404 demi actions de 600 \$ —
plus un quart d'action de 300 \$ — qui correspondent à la
société en liquidation — donne pour chaque de-
mi action.....\$ 267,050

En y ajoutant le capital de.....\$ 600,000

On trouve que ces actions reviennent au 1er

juin 1850, à.....\$ 867,050

Les actionnaires ont reçu pour tout dividende
à la fin des quatre premiers mois de cette année
la misérable somme de.....\$ 7,400

Chacun d'eux est donc en perte, sur le nou-
veau titre, de.....\$ 859,450

BUENOS AYRES.

Le paquebot la Fama est arrivé hier de Buenos Ayres,
chargé comme la dernière fois d'un grand nombre de
passagers.

On nous a communiqué plusieurs lettres de commerce,
en date du 27, qui ne jettent aucune lumière sur la mar-
che de la mission Le Prédour. On ne sait rien de positif;
et la vérité est qu'on s'en occupe bien peu : car tous les
hommes qui ont quelque jugement sont intimement con-
vaincus que l'amiral perd son temps : ils ne voient dans
la prolongation de son séjour à Buenos Ayres qu'une per-
sistance héroïque dans la plus exemplaire des longani-
mités. Le capitaine de l'Astrolabe (M. Tardy de Montra-
vel) a assuré pourtant, (dit une lettre) que la paix allait
se faire : mais il n'a pas dit quand, ni comment. Il est à
trop bonne école pour trahir ainsi les secrets de la di-
plomatie la plus mystérieuse qu'on ait jamais vue. Pour-
tant, il faut convenir que ce brave capitaine n'est pas
heureux dans ses prédictions : combien de fois n'a-t-il
pas assuré que le traité Le Prédour serait ratifié ?.....
Et dernièrement n'annonçait-il pas, par un avis écrit de
sa propre main sur l'ardoise de la salle de commerce de
Buenos Ayres, qu'il viendrait un diplomate sans forces ?
— Avec une foi aussi robuste dans l'infailibilité de son
propre jugement, nous ne serions pas étonné qu'il se fût
compromis jusqu'à prédire la consolidation du ministère
La Hitte !

Voici, au surplus, la moins insignifiante des lettres que
nous avons reçues par la Fama.

27 mai 1850.

« Rien ne transpire des négociations; si ce n'est com-
me une odeur de non réussite qu'on ne se donne même plus
la peine de vouloir dissimuler. Les figures de nos diplo-
mates se sont considérablement allongées depuis une
quinzaine de jours. A la cour on leur bat froid. L'entou-
rage, baromètre d'une sensibilité remarquable, a perdu de
son amabilité. Tout fait supposer que Rosas ne veut pas
de concessions, qu'il n'en démordra pas, et qu'il aura de
la pudeur nationale pour M. Le Prédour, en ne voulant
plus même de son traité. Il n'est peut être pas un seul ar-
gentin qui croie à un arrangement, et pourtant les on-
ces ne varient pas. M. Goury de Roslan continue son
même rôle, indifférent à tout, ne s'occupant de rien et
paraissant s'ennuyer prodigieusement. »

« Aujourd'hui le vapeur, qui depuis quelques jours
s'occupait de la réparation de sa machine, a quitté son
mouillage dans le but de faire un petit voyage pour es-
sayer les chaudières. Lorsqu'un nouvel ordre est survenu,
selon toute apparence, et ce vapeur a repris son ancien
mouillage. »

« En affaires, rien de bien saillant : les vins de Bor-
deaux venus par l'Anna ont été vendus à 400 \$; ceux du
Mobile n'ont pas encore trouvé d'acheteur. Les charge-
ments du Nouveau Provençal et du Chasseur, inventurés on
demande 700 \$ la pipe pour obtenir 670 ou 680 \$. — Les
produits du pays sont toujours très rares et chers. — Les
frets toujours bas, sans apparence de hausse. Change 255
à 260 \$ l'once. »

P. S. — « J'oubliais de vous dire que M. Southern

donné un bal le 24, auquel ont assisté notre amiral et M. de Montravet. On a fêté dignement la reine Victoria. »

Le bruit courait à Buenos Ayres que tout le ministère français avait donné sa démission et que le Président lui-même aurait été sur le point de résigner ses fonctions.

A-T-ON REELLEMENT DECOUVERT LES RUINES DE NINIVE ?

Monsieur le Rédacteur,

Sous le titre qui précède, l'Illustration du 22 décembre a publié un excellent article, dû à la plume de M. Hæfer, auteur d'une histoire de l'Afrique, que les presses de Fermin Didot viennent de publier. Comme vous avez parlé de la découverte faite par MM. Botta et Layard, il m'a paru que je devais vous faire part du doute que partagent plusieurs savants à cet égard. C'est du reste un sujet de polémique entre l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres de France, qui croit à l'authenticité de ces ruines et plusieurs savants et archéologues distingués, qui n'y croient pas.

Voici les considérations dont s'arme M. Hæfer, dans sa polémique avec M. De Sauley, de l'Académie.

« Après la bataille de Cunaxa (qui se donna entre Artaxerces II et Cyrus le jeune, son frère, 400 ans avant notre ère.) Xenophon, se retirant le long du Tigre, indiqua avec soin toutes les villes mêmes les villes en ruines, par où il passa, et il ne nomme pas une seule fois Ninive.

« Prouvez nous que les Perses, dont l'histoire est infiniment moins embrouillée que celle des Assyriens, n'ont laissé aucun monument sur les rives du Tigre, et nous croirons que les ruines de Khorsabad sont celles de Ninive.

« Ninive était situé sur les bords du Tigre, et nous savons que Khorsabad est à plus de six lieues de ce fleuve.

« On ne voit que des caractères en coin (écriture cuneiforme) sur les monuments de Khorsabad, et l'on sait que l'Assyrien, idiome sémitique, est exclu de la famille des langues Indo-Européennes auxquelles ces signes appartiennent.

« Les bas-reliefs, les figures bizarres colossales, de Persépolis (qui sont Perses et non pas Assyriens) ont la plus frappante analogie avec les monuments de Khorsabad.

« D'ailleurs la position géographique de Ninive n'est

pas bien déterminée par les auteurs anciens. Herodote et Ctésias (qui sont les deux plus anciens) sont loin d'avoir à cet égard la même opinion. Le premier, place Ninive sur les bords du Tigre, le dernier sur les bords de l'Euphrate. Nous avons vu que Xenophon, dans sa retraite le long du Tigre, ne nomme pas une seule fois Ninive. »

Enfin M. Hæfer prétend que les ruines découvertes par MM. Botta et Layard, dans les bûtes de Khorsabad, pourraient être celles d'une ville Perso ou Indo-Perso — d'Opis ou de Cènes, par exemple, qui, selon lui, étaient situées à peu près dans les mêmes lieux, — c'est à dire enfin, d'une ville construite et habitée par la nation qui, est venue après les Assyriens.

J. L.

OUI, ON A DECOUVERT LES RUINES DE NINIVE ET CE N'EST PAS D'AUJOURD'HUI.

Sans avoir la prétention de lutter contre M. Hæfer, qui en écrivant l'histoire de l'Afrique, révoque en doute la position géographique d'une ancienne ville située au centre de l'Asie, — ni avec les savants archéologues dont parle l'Illustration, — nous dirons tout simplement que nous sommes de l'avis de MM. les membres de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, etc., en voici les raisons :

1° Il résulte d'une excellente carte de l'Asie ancienne, dressée tout exprès pour la Sainte Bible de M. Le-maître de Sacy, et pour servir, particulièrement, à l'intelligence des livres D'ESDRAS, de TORIE, de JUDITH, d'ESTHER, de JOB et des PROPHETES, que Ninive, capitale de l'Assyrie, était située au centre de l'Asie Occidentale sur la rive gauche du Tigre, par 36° 30' de latitude boréale et par 29° 15' de longitude orientale du méridien de Paris.

Or, comme les livres hébreux de l'ancien testament sont beaucoup plus anciens que les historiens profanes dont on invoque le témoignage, attendu que plusieurs d'entre eux ont été écrits ou dictés par des hommes qui ont été emmenés plusieurs fois en captivité par les Babyloniens et les Assyriens, — ils doivent nous inspirer plus de confiance que les opinions hasardées de tel ou tel archéologue qui, sans sortir de son cabinet, fait de la géographie ancienne à peu près comme les astrologues prédisaient l'avenir.

Nous ajoutons donc foi aux itinéraires de l'ancien testament, traduit du texte hébreux; et sans chercher bien loin un exemple, nous voyons au Chapitre VI du livre

de Tobie V 1 (1), que le jeune Tobie parti de NINIVE pour se rendre à Ragès près d'Ecbatane, dans la Médie, se reposa le soir sur les bords du Tigre, s'y lava les pieds et en tira même (avec l'aide de l'ange) un poisson énorme qu'il fit rôti.

Il est clair que si la ville de Ninive avait été bâtie sur les bords de l'Euphrate, comme Babylone, Tobie n'aurait pas pu se baigner le soir même de son départ dans les eaux du Tigre.

2° Il est prouvé que les treize mille Grecs qui prirent part à la bataille de Cunaxa, et qui furent réduits à dix mille, par les combats et les maladies, entreprirent leur célèbre retraite par la Mésopotamie, l'Arménie et la Cappadoce; — qu'ils n'avaient point le matériel nécessaire pour traverser le Tigre et l'Euphrate en présence d'un ennemi implacable et cent fois plus fort en nombre; — que, par conséquent, il n'est nullement étonnant que Xenophon, leur général improvisé, n'ait point aperçu, en cotoyant la rive droite du Tigre, des ruines qu'il ne pouvait rencontrer que sur la rive gauche.

3° Nous voyons dans le traité de géographie de M. Adrien Balbi (édition de 1835) à l'article MOUSSEL ou MOUS-SOUL, ville manufacturière de l'Empire Ottoman située sur la rive droite du Tigre, et qui, par parenthèse a donné son nom à la mousseline, que c'est précisément en face, sur la rive gauche du même fleuve, que se trouve Nounia, village remarquable comme étant bâti, selon l'opinion commune, sur l'emplacement de NINIVE, dont il ne reste plus que des vestiges informes.

M. Balbi ajoute : « On sait que Ninive, pendant longtemps capitale de l'Assyrie, était alors la plus grande ville de l'Asie. Détruite par les Mèdes et les Chaldéens, il se forma plus tard une nouvelle ville de ses ruines. Il est maintenant impossible de faire la part de l'ancienne et de la nouvelle cité. Il est seulement certain qu'on trouve de temps en temps, au milieu des décombres, des statues, des bas-reliefs et des inscriptions. »

Tout cela concorde parfaitement avec les faits les plus saillants de l'histoire ancienne.

Tout cela prouve, enfin, que notre savant Paraguayen, qui a suivi la rive gauche du Tigre en se rendant à Bagdad, a été plus heureux que Xenophon et plus judicieux que M. Hæfer, l'historien de l'Afrique.

(1) M. de Sacy fait remarquer que ce livre a d'abord été écrit en Chaldéen langue du pays où demeurèrent les deux Tobie pendant leur captivité à Ninive.

LE PATRIOTE FRANCAIS.

Les causes de dissentiment, étaient peu à peu devenues des motifs de haine.

Artigas, comme Achille, s'était donc retiré sous sa tente, ou plutôt, emportant sa tente avec lui, il avait disparu dans ces profondeurs de la plaine si bien connues à sa jeunesse du temps qu'il faisait le métier de contrebandier.

Le général Alvear l'avait remplacé, et se trouvait, lors de la reddition de Montevideo, général en chef des Porteños.

C'est ainsi qu'on appelle dans le pays les hommes de Buenos Ayres, tandis que, par opposition, on appelle les Montevideos des Orientaux.

Tâchons de faire comprendre ici les différences nombreuses qui existent entre les Porteños et les Orientaux, c'est à dire entre les hommes de Buenos Ayres et ceux de Montevideo.

L'homme de Buenos Ayres, fixé dans le pays depuis trois cents ans dans la personne de son aïeul, a perdu dès la fin du premier siècle toutes les traditions de la mère-patrie, c'est-à-dire de l'Espagne; ses intérêts ressortant du sol, sa vie s'y est attachée; les habitants de Buenos Ayres sont presque aussi Américains aujourd'hui que l'étaient autrefois les Indiens qu'ils ont chassés du pays qu'ils occupent.

L'homme de Montevideo, au contraire, fixé depuis un siècle à peine dans le pays, toujours dans la personne de son aïeul, bien entendu, l'homme de Montevideo n'a pas eu le temps d'oublier qu'il est fils, petit fils ou arrière-petit-fils d'Espagnol; il a le sentiment de sa nationalité nouvelle, mais sans avoir oublié les traditions de la vieille Europe, à laquelle il tend par la civilisation, tandis que l'homme de Buenos Ayres s'en éloigne tous les jours, pour remonter vers la barbarie.

Le pays, non plus, n'est pas sans influence sur ce mouvement rétrograde d'un côté, progressif de l'autre.

La population de Buenos Ayres, répandue sur des landes immenses, avec des habitations très éloignées les unes des autres, dans un pays dépourvu d'eau, manquant de bois, triste d'aspect, habitant des chaumières mal construites, prise dans cet isolement, dans ces privations, dans ces distances, un caractère sombre, insociable, querelleur; ses tendances remontent vers l'Indien sauvage des frontières du pays, avec lequel elle fait commerce de plumes d'autruches, de manteaux pour le cheval et de bois de lances, toutes choses qu'ils apportent de pays où la civilisation n'a point pénétré, de contrées inconnues des Européens, et qu'ils échangent contre de l'eau-de-vie et du tabac, qu'ils remportent vers ces grandes plaines des Pampas dont ils ont pris le nom, ou auxquelles peut-être ils ont donné le leur.

La population de Montevideo, tout au contraire, occupe un beau pays,

UNE NOUVELLE TROIE.

Mais, les sauvages détruits, léguaient au général Pacheco des ennemis bien plus tenaces, bien plus dangereux, et surtout bien plus inexterminables que les indiens, attendu que ceux-là étaient soutenus, non par une croyance religieuse qui allait chaque jour s'affaiblissant, mais, au contraire, par un intérêt matériel qui allait chaque jour s'augmentant.

Ces ennemis, c'étaient les contrebandiers du Brésil.

Le système prohibitif était la base du commerce espagnol. C'était donc une guerre acharnée entre le commandant de la plaine et les contrebandiers, qui, tantôt par ruse, tantôt par force, essayaient d'introduire dans la ville leurs étoffes et leur tabac.

La lutte fut longue, acharnée, mortelle. Le général Jorge Pacheco, homme d'une force herculéenne, d'une taille gigantesque, d'une surveillance inouïe, en était enfin arrivé, il l'espérait du moins, non pas à anéantir les contrebandiers, comme il l'avait fait des Charruas, c'était chose impossible, mais à les éloigner de la ville, lorsque tout à coup ils reparurent plus hardis, plus actifs, et mieux ralliés que jamais à l'entour d'une volonté unique, aussi puissante, aussi courageuse, et surtout aussi intelligente que pouvait être celle du général Pacheco.

Le commandant de la campagne lança ses espions par les plaines et s'informa des causes de cette recrudescence d'hostilités.

Tous revinrent avec un même nom à la bouche : Artigas.

C'était un jeune homme de vingt à vingt-cinq ans, brave comme un vieil espagnol, subtil comme un Charrua, alerte comme un gaúcho. Il avait des trois races, sinon dans le sang, du moins dans l'esprit.

Ce fut alors une lutte admirable de ruse et de force entre le vieux commandant de la campagne et le jeune contrebandier; mais l'un était jeune et croissant en forces, l'autre était, non pas vieux, peut-être, mais lasé. Pendant quatre ou cinq ans il poursuivit Artigas, le battant partout où il le rencontrait; mais Artigas battu n'était point pris et réparait le lendemain. — L'homme de la ville se fatigua le premier de la lutte, et comme un de ces anciens Romains qui sacrifiaient leur orgueil au bien du pays, le général alla proposer au gouvernement espagnol de résigner ses pouvoirs, à la condition qu'on ferait à sa place Artigas chef de la campagne, Artigas pouvant seul mettre à fin l'œuvre qui lui ne pouvait accomplir, c'est-à-dire à l'extermination des contrebandiers.

Le gouvernement accepta; et, comme ces bandits romains qui font leur soumission au pape et qui se promènent vénéérés dans les villes dont ils ont été la terreur, Artigas fit son entrée triomphale à Montevideo, et reprit l'œuvre d'extermination au point où elle s'était échappée des mains du général Pacheco.

A louer,

Rue 25 mai n° 298, plusieurs beaux appartemens, au 1er, ayant un beau balcon.
S'adresser à ladite maison,

Suscripcion,

A LA OBRA O TRATADO intitulado—“Equivocaciones entre los Catolicos Romanos y los Protestantes de todas las Sectas—la facilidad de convenir mutuamente, teniendo buena fé y despojandose de las preocupaciones de la educacion infantil—Por el Dr. Jose Ildefonso Vernet de Aulestia, Delegado general de los Dolores para la America Meridional.—

Este tratado, que contiene la conversion del caballero ingles Jonh Cornish, que de Protestante Anabaptista se hizo catolico en fuerza de los argumentos, que le objeto dicho autor, va á ser publicado, recientemente traducido del portuguez al castellano, dotado de una cantidad de notas nuevas é interesantes, que le añadió el mismo Padre. Es una arma invencible, para defender su catolicismo contra las sutilezas y sofismas de todo protestante.—Vale la suscripcion 480 rs., no entregando el dinero hasta al dia, que recibirán el cuaderno de 80 paginas corta diferencia, en 8° largo frances.—Se suscribe en las dos Parroquias, en la Universidad, en la plaza de la Matriz, esquina contra el Cabildo de D. Juan Sarda, y en la casa del Autor, calle 18 DE JULIO n° 98.

M. Delauney, professeur de danse,

a l'honneur d'annoncer au public qu'il vient d'établir un cours de huit à dix heures du soir et un autre de dix heures à minuit, dans lesquels il apprendra tout genre de danse; de plus il se compromet en six leçons particulières de mettre au courant pour

n'importe quelle danse que ce soit; la salle des cours vient d'être restaurée et bien décorée. Il offre également de donner des leçons dans les pensionnats et maisons particulières. Les personnes qui voudront l'honneur de leur confiance, pourront s'adresser Café de Paris, pour convenir de l'heure et des prix qui seront on ne peut plus modiques.

Don Juan Domingo Fernandez, Presbitero y Juez Ecclesiastico de 1.ª instancia et.

Por el presente llamo y emplazo á doña Maria Rosalia Mezard, para que dentro de treinta dias comparezca en la Notaria Ecclesiastica á estar á derecho en la causa que sobre divorcio le promueve su esposo D. Juan Letrillard, bajo apercibimiento de lo que haya lugar. — Montevideo Mayo 24 de 1850.

Juan Domingo Fernandez.
Policarpo Akumada—Notario Ecclesiastico.

AVIS,

LE soussigné à l'honneur de prévenir la classe ouvrière qu'à dater du 1er Juin prochain il ouvrira depuis 6 heures du soir jusqu'à 8 un cours de français, d'arithmétique, et de dessin lineaire.

Les personnes qui voudront bien l'honneur de leur confiance, auront lieu d'être satisfaites, des soins assidus qui leur seront prodigués, et surtout de la modicité du prix, eu égard aux circonstances fâcheuses où l'on se trouve.

S'adresser rue du 25 de Mai n° 394.

PUYFOURCAT,

Changement de domicile

Le Docteur E. T. Ackermann, Professeur de l'école Imperiale de Médecine Homeopathique du Brésil, approuvé et autorisé par le Tribunal d'Hygiène Publique de la République Orientale, à l'honneur d'annoncer au public qu'il vient de transférer son Cabinet de Consultations, Rue du 25 mai N. 354, où pourront s'adresser, à toute heure du jour ou de la nuit

les personnes qui voudront bien lui accorder leur confiance.

Le Dr Ackermann continuera à recevoir au "dispensaire gratuit," ouvert les Lundi et Jeudi les indigents auxquels, outre les Consultations il fournira "gratuitement" les médicaments dont ils auront à faire usage.

Choucroute

Première qualité à 4 vintins la livre chez M. Bonhomme, à l'enseigne du Trocadero, sur la place au commencement de la rue des 33 près du mole.

EN VENTE:

Chez les libraires et à l'imprimerie française, — rue du 25 Mai :

EMIGRATION ET COLONISATION

DANS
LA PROVINCE BRÉSILIENNE DE RIO GRANDE DU SUD. LA RÉPUBLIQUE ORIENTALE DE L'URUGUAY ET TOUT LE BASSIN DE LA PLATA.

Une Brochure in-8°

par

M. ARSENE ISABELLE.

Ancien Chancelier du Consulat General de France, auteur du

VOYAGE A BUENOS-AYRES ET A PORTO-ALEGRE, de notes commerciales et de plusieurs autres écrits sur Montevideo.

PRIX

Un Patacon.

A vendre.

UN établissement situé rue Itusaingo autre-fois St. Jean. S'adresser à domicile N° 99.

Imprimerie du PATRIOTE FRANÇAIS, rue Perez Castellanos n° 182.

Au bout d'un an la contrebande était, sinon anéantie, du moins disparue.

Cela se passait vers 1782 ou 1783. Artigas avait alors vingt-sept ou vingt-huit ans; il en a aujourd'hui quatre-vingt-treize, et quoiqu'on ait annoncé sa mort, il vit encore dans une petite quinta du président du Paraguay.

C'était un jeune homme beau, brave et fort, et qui représentait une des trois puissances qui régnaient tour à tour sur Montevideo.

Le général Pacheco était le type de la valeur chevaleresque du vieux monde, cette valeur chevaleresque qui a traversé les mers avec Colomb, Pizarro et Vasco de Gama.

Artigas était l'homme de la campagne; il pouvait représenter ce qu'on appelait là-bas le parti national, placé entre les portugais et les espagnols, c'est-à-dire entre les étrangers à la terre américaine, restés portugais et espagnols par leur séjour dans des villes où tout rappelait les mœurs espagnoles et portugaises.

Puis restait un troisième type et même une troisième puissance dont il faut bien que nous parlions, et qui est à la fois le fleau de l'homme des villes et de l'homme de la campagne.

Ce troisième type, c'est le Gaucho.

En France, nous appelons Gaucho tout ce qui vit dans ces vastes plaines, ces immenses steppes, dans ces pampas infinies, qui s'étendent du bord de la mer au versant oriental des Andes: nous nous trompons. Le capitaine Head, de la marine anglaise, mit le premier en vogue cette erreur de confondre le Gaucho avec l'habitant de la campagne, qui repousse non seulement la similitude, mais encore la comparaison.

Le Gaucho est le bohémien du Nouveau-Monde. Sans biens, sans maison, sans famille, il a pour tout bien son poncho, son cheval, son couteau, son lazo et ses bolas. Son couteau, c'est son arme; son lazo et ses bolas, c'est son industrie.

Artigas demeura donc commandant de la campagne, à la grande satisfaction de tout le monde, à l'exception des contrebandiers; et il se trouvait encore chargé de cette importante fonction lorsqu'éclata la révolution de 1810, révolution qui avait pour but, et qui eut en effet pour résultat d'anéantir la domination espagnole dans le Nouveau-Monde.

Elle commença, en 1810, à Buenos Ayres, et s'acheva en Bolivie, à la bataille d'Ayacucho, en 1824.

Le général en chef des forces indépendantes était alors le général Antonio José de Sucre. Il avait 5,000 hommes sous ses ordres.

Le général en chef des troupes espagnoles était José de Laserna. Le

dernier vice-roi du Pérou. Il commandait à 11,000 hommes.

Les patriotes n'avaient qu'un seul canon; ils étaient un contre deux, pas même, comme on voit par les chiffres que nous venons de poser. Ils manquaient de munitions et de provisions de bouche, de poudre et de pain; on n'avait qu'à attendre, ils se rendaient; on attaqua, ils vainquirent.

Ce fut le général patriote Alejo Cordova qui commença la bataille; il commandait à quinze cents hommes. « En avant, cria-t-il, en mettant son chapeau au bout de son épée! »

— Au pas accéléré, ou au pas ordinaire? demanda-t-on.

— Au pas de la victoire! répondit-il.

Le soir, l'armée espagnole tout entière avait capitulé et se trouvait prisonnière de ceux que le matin elle tenait prisonniers.

Artigas, un des premiers, avait salué la révolution comme une libératrice; il s'était mis à la tête du mouvement dans la campagne, et alors, comprenant la supériorité qu'avait sur lui Pacheco comme homme de la stratégie et des batailles rangées, il était venu offrir à Pacheco de résigner entre ses mains le commandement, comme autrefois Pacheco avait fait pour lui.

Cet échange allait s'opérer, lorsque Pacheco tomba dans une embuscade, et fut conduit prisonnier à Montevideo.

Artigas n'en continua pas moins son œuvre de délivrance. En peu de temps il chassa les Espagnols de toute cette campagne dont il s'était fait roi, et les réduisit à la seule ville de Montevideo. Alors Montevideo pouvait présenter une sérieuse résistance, car elle était la seconde ville fortifiée d'Amérique: la première était San Juan d'Ulloa.

A Montevideo s'étaient réfugiés tous les partis espagnols, appuyés d'une armée de quatre mille hommes. Artigas, soutenu, de son côté, par l'alliance de Buenos Ayres, mit le siège devant la ville.

Mais une armée portugaise vint en aide aux Espagnols, et débouqua Montevideo.

En 1812, nouveau siège de Montevideo. Le général Rondo pour Buenos Ayres et Artigas pour les Montevidéens ont réuni leurs forces, et sont revenus envelopper la ville.

Le siège dura vingt trois mois; puis enfin une capitulation livra la capitale de la future république orientale aux assiégeants, commandés alors par le général en chef Alvear.

Comment ce général en chef était-il Alvear, et non Artigas, nous allons le dire.

C'est qu'au bout de vingt mois de siège, et après trois ans de contact entre les hommes de Buenos Ayres et de Montevideo, les dissemblances d'habitudes, de mœurs, je dirai presque de races, qui avaient été d'abord de sim-